

# *Une difficile et tumultueuse amitié : André Suarès et Romain Rolland*

**Bernard Duchatelet**

Difficile et tumultueuse amitié que celle qui a uni ces deux êtres, depuis leur rencontre à l'École normale jusqu'à la mort de Rolland, le 30 décembre 1944 !

En reconstituer le cours parfois douloureux, en établir la nature ne sont pas chose aisée. Il faudrait, outre la correspondance qui nous reste d'eux, par moments très lacunaire, pouvoir pénétrer dans le secret de leurs écrits intimes (Journal de Rolland, Carnets de Suarès) où l'un et l'autre livrent plus nettement leurs sentiments. Il faudrait aussi pouvoir compléter leur correspondance parfois mensongère - ils le reconnaissent ; il leur arrive de jouer le jeu de l'amitié - par des lettres écrites à des tiers, qui corrigent singulièrement les propos qu'ils tiennent.

Essayons, toutefois, de marquer les grandes étapes de cette histoire et d'entrevoir à quelle profondeur s'ancre cette amitié.

C'est en 1886, à l'École normale, qu'elle naît. Rolland en a plusieurs fois évoqué la naissance. Le texte le plus connu est celui des *Mémoires*. Tard venu à l'École, alors que les « turnes » étaient déjà attribuées, Suarès, juif, originaire de Marseille, fougueux, passionné, méprisant, fut rejeté par l'ensemble de la promotion. Personne ne voulait de lui. Seule une « tume » l'accepta, celle où se trouvait Rolland. Dès ce moment l'amitié était née. « Secrètement, je me réjouissais du nouvel hôte. Il s'installa à côté de moi ; nos pupitres se touchaient. En deux jours nous fûmes amis. » C'est ainsi que Rolland rappelle ce début de « fraternité passionnée ».

Durant les trois années d'École ce fut une étreinte d'âmes à ce point mêlées qu'elles ne faisaient plus qu'une. Rolland résume cette époque lorsqu'il note, au moment de quitter l'École :

*Trente mois, nous avons vécu, à deux pas l'un de l'autre, partageant la même cellule, ne passant pas une heure sans échanger nos pensées, pas un jour sans discuter ardemment. – Et l'admirable – (peut-être l'unique, même entre amis intimes) – nous n'avons pas eu un jour de brouille, pas une parole aigre. Jamais nous n'avons cessé de nous aimer ; et notre intimité familière n'a point dé-*

*généralisé en ce sans-gêne déplaisant et vulgaire, avec lequel se traitent mutuellement, à l'ordinaire, ceux qui se connaissent trop. A peine quelques petits froissements mais intérieurs, et ne se traduisant pas au-dehors. – Je pense que l'épreuve de notre constance est faite.*

Ils se sont immédiatement rapprochés, malgré les différences de caractère. Quel contraste, entre Rolland concentré, plutôt l'homme du Nord, et Suarès le Méditerranéen, exubérant et fougueux ! Mais comment ne pouvaient-ils pas, malgré tout bien s'accorder ? Ils ont tous deux une âme de feu. Ils partagent une même passion pour la musique. Ils ont le même enthousiasme pour Shakespeare. Par ailleurs, l'un et l'autre, vivant dans un commun isolement moral, sont entrés dans cette École à contrecœur : ils songent à leur vraie vocation contrariée - être artiste, et non professeur. Ils ne pensent qu'à l'Art, dont ils veulent être les servants.

Les deux étudiants deviennent vite des inséparables. Les luttes menées en commun à l'intérieur de l'École pour s'imposer et défendre leurs passions renforcent encore cette amitié. Il ne faut que quelques mois pour qu'elle s'établisse de façon définitive. Rolland note ainsi en février 1887 : « Notre sympathie l'un pour l'autre s'est beaucoup accrue. » Il note encore que son influence sur son ami a été forte, tant du point de vue artistique que du point de vue intellectuel : « Suarès a complètement perdu son panthéisme païen de la Renaissance, pour venir à mon mysticisme bouddhique. »

L'aîné subjugué quelque peu le cadet et s'inquiète même un peu de cette amitié, se demandant si, de la part de Suarès, elle est bien sincère : « Je vois en lui trop d'imagination vive et brillante pour ne pas redouter que ses sentiments ne manquent de profondeur et de durée. » Mais il se reprend vite : « J'ai tort de douter de mon bon, de mon cher ami. »

Dès la première année de Normale on voit, cependant, apparaître la différence fondamentale de leur attitude. Suarès, qui voit en Rolland une âme sœur, très proche de la sienne, le regarde comme un miroir ; mais il constate, douloureusement déjà, que Rolland, mieux que lui, atteint un état de bonheur : « Je te vois avec des

yeux ravis, tenir enfin une certitude de bonheur », lui écrit-il le 14 avril 1887. Mais lui, Suarès, n'arrive pas à se dégager de la réalité misérable. N'empêche, il se réjouit de la joie de son ami : « Je serai plus porté à t'aimer encore, parce que tu seras plus heureux. » Leur relation s'établit sur une différence, qui ne fera que s'accuser.

Malgré cette différence, cette amitié leur est à tous deux nécessaire, plus peut-être encore à Suarès. Rolland est pour lui, non pas « [s]on meilleur, mais [son] seul ami ». Au point même qu'il ne peut y en avoir d'autre : « J'ai proscrit le partage. »

A lire les lettres de Suarès de cette époque, on découvre à quel point Rolland lui est nécessaire. Il est son mentor. Sa présence est pour lui un immense réconfort et, aussi, un exemple, que Suarès rappelle sans cesse dès qu'ils sont séparés. Rolland est pour lui le modèle ; parlant d'un camarade, qu'il juge « parfaitement bon, mais sans beaucoup de ressort intérieur », il ajoute : « Toi, cher aimé, tu es si bien constitué : les deux en équilibre, maître absolu de toi : c'est si beau. Moi, maître d'à peu près tout, sauf de mon Être : c'est si ridicule. » Se sentant de plus en plus seul au cœur de sa famille, il ne supporte son désespoir que soutenu par l'amitié de Rolland.

C'est précisément ce rôle, que voudra jouer Rolland, qui sera souvent la cause des crises et des brouilles entre les deux amis, après leur sortie de l'École.

Quelle est, en effet, leur situation à ce moment-là ? Suarès n'a pas obtenu l'agrégation et retourne à Marseille, vaincu. Lui qui, il y a quelques années, montait à Paris plein de promesses, que rapporte-t-il après ces six années ? Riche de musique et de littérature, surtout riche d'un rêve d'Art impossible encore à atteindre, il s'enferme dans sa chambre, totalement incompris, tant par son pauvre père, dont la santé décline plus encore, que par tous ceux qui l'entourent. Seul lui reste le secours de cette amitié, à laquelle Rolland, reçu à l'agrégation d'histoire, reste fidèle, tandis qu'il passe ses vacances à Aigle en Suisse, en attendant de partir, en novembre, pour l'École de Rome, où lui est proposée une place.

Rolland le met en demeure de travailler. Suarès lui répond, avec fermeté et ironie, que « [s]on domaine n'est pas de ce monde » et qu'il veut vivre en dehors du temps. Il refuse son ultimatum. Rolland comprend mal cette attitude. Il voudrait le voir, comme lui, entrer dans la vie réelle. A défaut de réussir à le faire écrire, il tente de le pousser à accepter divers postes qui lui sont proposés par Perrot, le directeur de l'École normale, ou par Monod, l'un de leurs professeurs. Rien n'y fait. Suarès s'impatiente plutôt de ce rôle de mentor que joue encore Rolland :

*« Je ne sais, mon tout aimé, pourquoi tu m'accuses sans cesse et me blâmes aussi ; tu veux me sauver, j'en suis sûr, puisque tu me crois perdu, je le sais : mais est-ce une raison, dis, pour me méconnaître ? Tu m'as dit, il*

*y a un mois : inutile de discuter, d'armer nos fois adversaires l'une contre l'autre. [...] Ah ! cher, ne repousse pas mon âme rare, mon âme différente. »*

Une « âme différente » que, par certains côtés, il comprend, mais qui semble lui échapper. Malgré tout, ils se rejoignent. Une lettre de Suarès, du 20 juillet 1890, est claire à ce propos. Leurs différences, et elles s'accroissent avec l'éloignement et le temps, ne les empêchent pas de se retrouver sur l'essentiel :

*Nous sommes tous deux, depuis notre première inclination l'un à l'autre, ardemment désireux de trouver Dieu, et de le garder pour notre bonheur et notre éternelle sauvegarde : aussi l'avons-nous fini par découvrir où il devait être cherché, en nous ; mais, de bonne heure, une foi pleine en la vie, l'espérance en elle, et l'admiration d'une sûre félicité par elle, t'amenèrent à chercher Dieu, qui fut pour toi l'universelle vie ; pour moi, de bonne heure, la conviction profonde, l'attrayante horreur de la mort, la certitude du universel néant, le dégoût de ce qui s'appelle le monde, m'ont précipité vers Dieu, comme vers la lumière consolatrice des ténèbres présentes, comme l'aliment parfumé d'un cœur dont l'inanition fût précédée de l'envie de vomir, comme enfin vers la délivrance du cauchemar de ce qui s'intitule «vivre», pour une réelle vie.*

*Ah ! Nous sommes, au bout du chemin, à la rencontre du même embarcadère - mais les voies furent différentes qui nous y menèrent.*

Toute l'évolution future de l'attitude de chacun d'eux est bien marquée ici : Rolland se tournera vers la vie et s'immergera en elle, y trouvant la matière de son œuvre, qui devra révéler le Divin. Suarès, lui, se détournera de la vie, pour mieux vivre en Dieu, dans un total détachement. Cette évolution ne peut se comprendre, par ailleurs, si l'on ne remarque aussi ce que Suarès confie dans une autre lettre, du 13 août ; après avoir expliqué qu'il n'aurait pas le moindre éditeur, compte tenu de sa manière d'écrire, il ajoute : « Tout ce que je pourrais espérer, c'est d'être aimé de deux ou trois. » Rolland, évidemment, est l'un d'eux.

Avant de retourner en Italie, pour sa deuxième année à l'École de Rome, Rolland décide de rencontrer Suarès pour lui soumettre les quelques œuvres qu'il a écrites. Les deux amis se retrouvent à Hyères durant trois jours, les 21-23 octobre. Ce sont de longues conversations, où chacun parle de soi, évoque ses travaux. Rolland présente ce qu'il a écrit : *Mai romain*, que Suarès n'aime pas ; il lui soumet le plan et l'esquisse du futur *Empédocle*, et quelques scènes déjà écrites, et aussi le deuxième acte d'*Orsino*, qu'il a déjà rédigé. Il espère ainsi créer une sorte d'émulation et entraîner son ami à écrire. Dans une lettre à sa mère, il donne ses impressions : Suarès n'a pas changé ; il semble gai et Rolland reprend espoir à son sujet : « Puisqu'il n'a pas succombé, il faut qu'il guérisse, et qu'il reprenne goût à

vivre », conclut-il.

Mais Suarès est parfois agacé par le ton des lettres de Rolland et il s'en défend par une ironie cruelle, blessante. Au vrai, les deux amis passent par une période d'incompréhension, chacun voulant l'autre à son image. Mais ce temps ne dure pas. Rolland lui envoie d'Italie son drame, *Orsino*, à propos duquel Suarès lui fait près de vingt pages de remarques ! Les deux amis se retrouvent et à la fin de l'année 1891, après quelques rudes passes d'armes, ils se rapprochent.

Plusieurs années durant ils restent unis, se tenant mutuellement au courant de leurs travaux et de leurs projets ; ils se communiquent leurs œuvres en cours, sollicitant l'avis de l'autre. Mais leur conduite dans la vie diffère.

Si, pendant plusieurs années avant et après son mariage en 1892 avec Clotilde Bréal, Rolland a pu vivre son rêve en Italie, rentré en France, il accepte d'entrer dans la lutte. Il veut se battre pour s'imposer dans le monde littéraire. Suarès, de son côté, préfère rester inconnu. Rolland l'encourage au travail : qu'il achève, qu'il copie ses travaux en cours, qu'il tâche de les faire connaître. Les lettres qu'ils échangent sont longues, franches. Chacun juge avec lucidité son ami.

Mais l'on sent que Suarès s'irrite : Rolland a trop tendance à lui faire la leçon. Suarès rejette ces conseils qui viennent sans cesse sous la plume de son ami. Il a décidé de se contenter de peu pour vivre et de concentrer sa force sur ce qui lui paraît essentiel. Rolland, cependant, veut l'aider à sortir de l'obscurité. Avec le concours de Claudine Funck-Brentano, qui éprouve pour Suarès une grande affection, il assure, en 1893, la publication des *Pèlerins d'Emmaüs*, puis, plus tard, en 1895, il lui permet de faire un long voyage en Italie. Suarès écrit alors de nombreuses pages, restées inédites, dont une partie vient d'être publiée par Robert Parienté, sous le titre *Rome* (Calmann-Lévy). C'est l'époque d'une belle entente. Tout à sa joie, Suarès écrit de longues lettres sur ce qu'il découvre.

Ainsi, les premières années après l'École normale voient les deux amis poursuivre leur route, toujours attentifs l'un à l'autre et, malgré quelques accès d'humeur, prêts à se retrouver dans la communion de leur art.

Mais bientôt leurs voies commencent à diverger ; chacun trace son sillon et s'éloigne de l'autre. En 1896-1897, Rolland, trop pris par son travail de professeur, maintenant qu'il a passé ses thèses, et par ses œuvres littéraires en gestation, ne paraît plus apporter la même amitié à Suarès. Des plaintes s'élèvent et, malgré quelques visites d'explication, naît une sourde mésentente. Aux yeux de Suarès, Rolland est trop personnel ; il ne lui fait plus confiance. La crise larvée aboutit à une brouille de plusieurs mois, au début de 1898. La vie a creusé un fossé.

Tous deux reconnaissent alors qu'ils ne se comprennent plus. Les documents manquent pour bien saisir les raisons véritables de leur éloignement réciproque. Il semble que l'affaire Dreyfus ait joué un rôle. Quoi qu'il en soit, tous deux en sont affectés. Ils ne souhaitent pas que dix ans d'intimité soient pour autant rayés. L'un et l'autre veulent rétablir le lien.

La brouille ne s'achève qu'à la fin du mois d'avril, quand Rolland demande à Suarès d'être à ses côtés au moment où il se lance dans l'aventure théâtrale avec *Aërt*. Les documents sont trop peu nombreux pour qu'on puisse savoir comment les choses se sont passées. En 1899, en tout cas, les relations redeviennent confiantes : le ton des lettres retrouve celui de la bonne amitié d'autrefois et tous deux s'en félicitent. L'accord est même parfait en 1900, surtout au moment du séjour de Suarès en Bretagne.

Il n'en reste pas moins que leur destin est opposé. Rolland cherche le bonheur dans l'action et dans la vie ; il tente de s'imposer dans son temps, par son théâtre. Suarès, quant à lui, demeure fidèle à sa conception de l'Art ; il est hors du temps. Cette différence, déjà marquée à l'École normale, s'accuse encore et cause de nouvelles frictions. Suarès se réjouit de la réussite de Rolland dans la vie, sans en éprouver de jalousie ; il se contente de son infortune, acceptée, puisque son désespoir est créateur. Mais Rolland aimerait que son ami puisse connaître un bonheur comme le sien.

Toutefois les deux amis se rapprochent, d'autant plus que Rolland connaît une période difficile avec le drame conjugal qu'il vit. Malgré l'apparence du bonheur, il s'enfonce de plus en plus dans une solitude morale qui l'accable ; il lutte contre le néant et comprend mieux la douleur de son ami. La blessure de Rolland est trop vive. Il se confie, à cœur ouvert, à son «vieux compagnon de galère».

Certes, Suarès compatit à la souffrance que Rolland exprime, mais il ne lui apporte pas l'appui souhaité. Il s'est toujours, lui, cuirassé dans sa solitude, qu'il a cultivée, essayant de dominer sa souffrance, sans pour autant, comme Rolland, demander un dérivatif à l'action extérieure. Suarès sent, alors, que leurs voies sont divergentes ; il confie même à son frère, à la fin de 1900, au moment où Rolland se débat dans son drame personnel, qu'il n'a plus aucune intimité avec lui.

Les deux amis se revoient, cependant, au début de 1901. Rolland cherche toujours un secours auprès de Suarès. Manifestement, ce dernier se dérobe. Rolland s'en plaint, en avril, auprès de Pottecher, l'ami commun. Malgré les supplications de Rolland et son souhait de revoir Suarès – il l'invite en août à le rejoindre en Suisse –, ce dernier fait le mort. Ils ne se revoient qu'à la fin de 1901 et Rolland, bien que fort déçu par l'attitude de l'ami, essaie de raviver l'intimité d'autrefois ; il lui parle

avec confiance, mais il a l'impression d'échouer. Suarès lui semble d'un égoïsme incurable. Il tente encore de renouer les liens, malgré certaines rebuffades.

Tous deux, nerfs à fleur de peau, finissent par ne plus s'écrire, car leurs lettres les blessent réciproquement. «Nous avons été trop amis. - Mais défions-nous de notre nervosité», conclut Rolland, parlant déjà au passé de leur amitié. Malgré tout, l'accord se rétablit et, à la publication d'*Images de la grandeur*, en septembre 1902, Rolland écrit une très belle lettre, qui montre à quel point il a compris l'âme profonde de Suarès et la forme poétique qui l'exprime : « Je la sens et je l'aime. » Profondément touché, Suarès pleure en lisant la lettre, retrouve l'ami d'autrefois et lui en exprime toute sa reconnaissance. Suarès se sent, enfin, reconnu.

Mais cette entente mutuelle ne dure pas ; de nouveau, tout s'écroule. Les discussions reprennent et les reproches s'accumulent. Seule la mort accidentelle de Jean, le frère de Suarès, ressoude l'amitié, à la fin de 1903. L'épreuve rapproche les deux hommes, d'autant plus que Rolland connaît la maladie. La confiance revient. Ils se revoient. L'amitié reprend ses droits. Rolland encourage Suarès. Mais ce dernier plonge dans un désespoir dont il est coutumier et Rolland, malgré l'aide qu'il continue à lui apporter, se lasse des jérémiades continuelles de Suarès qui, de son côté, se plaint de ne pas être compris.

Dès lors, leur amitié végète. En 1905, tant il a besoin de sentir auprès de lui quelqu'un qui le comprenne profondément, Suarès cherche auprès de Claudel une amitié nouvelle. Ce besoin est d'autant plus fort qu'il sent que Rolland lui échappe. Il écrit à Claudel, le 23 février 1906 :

*En quel moment vous êtes tombé ! Je vous le dirai pour votre récompense. Ce n'était pas assez de mille ennemis misérables. J'étais, à la lettre, malade de voir succomber une amitié de quinze ans, l'une des trois que j'eusse, et qui n'en finit pas de mourir. Je la retiens, parce que j'ai horreur de ce qui cesse. Mais elle se retire de moi, faute de vie. Et vous voici, mon très cher, qui venez, un homme de chair et d'os, une amitié chaude et vivante, non pas une abstraction.*

Le 15 juin 1906, il lui confie encore : «Et pensez que je n'ai plus rien : pas même des livres. De mes deux amis, l'un [Pottecher] est dans les Vosges et l'autre [Latil] en Provence.» Il n'est plus question de Rolland.

De son côté, celui-ci constate à la fin de 1906 : « Nos conversations ne sont pas ce qu'elles devraient être. » Il en conclut : « Alors taisons-nous et travaillons ! » Suarès a, toutefois, du mal à se résigner à ce silence. En décembre 1906, il envoie un exemplaire de *Voici l'homme*, dédié «à mon cher Rolland / de tout cœur / Su». Rolland n'aime pas ce livre « peu sympathique par son orgueil

démessuré et son étroitesse d'esprit ». Et il se tait. Suarès se sent trahi.

Mais ni l'un ni l'autre n'accepte la rupture. Alors qu'il se trouve en Italie, Rolland écrit une longue lettre à Suarès, le 18 janvier 1907 ; il donne de ses nouvelles et termine sa lettre en évoquant les quelques jours passés ensemble à Hyères, lorsqu'il retournait en Italie, en 1890. Mais suffit-il de ranimer le souvenir du passé pour raviver l'amitié ?

La correspondance reprend, mais le cœur n'y est pas. Suarès reprend son lamento désespéré. N'écrit-il pas, le 27 février : \* « 0 dieux, quel destin de n'avoir personne ! Je suis perdu à cause de ma solitude, et si j'en sors d'un seul pas, je suis plus perdu encore... Pourquoi suis-je haï, pourquoi ? » Quand Rolland regagne Paris, malgré leur proximité – ils habitent à dix minutes l'un de l'autre –, il ne lui rend pas visite. Pourquoi se revoir si l'on n'a rien à se dire ? pense-t-il, en juillet 1907. Les caractères et les pensées se heurtent. Les désaccords sont trop profonds.

Un article de Suarès, dans *La Grande revue* du 10 janvier 1908, met le feu aux poudres. Rolland s'imagine qu'il est visé et se sent offensé. De son côté, Suarès dénonce l'amour-propre atroce de son ami. Les griefs s'accumulent. Pour mettre fin aux discussions, Rolland écrit, alors, le 16 février :

*Encore une fois, je trouve bien que tu sois comme tu es. Mais je suis comme je suis. Tu ne me comprends pas. – Il est dangereux de s'obstiner à faire marcher ensemble, côte à côte, du même pas, deux êtres trop différents. En amitié, comme en amour. Faisons chacun notre tâche, et ne perdons pas nos forces à nous affirmer l'un contre l'autre. Nous sommes alliés contre la médiocrité du monde.*

C'est, de nouveau, un silence de plusieurs mois. Le dialogue reprend en avril-juillet 1908, par l'envoi réciproque de livres. Mais il tourne court et, en janvier 1909, Rolland écrit une lettre de rupture, à laquelle Suarès répond par une lettre « ignorée du destinataire », le 5 janvier : « Certes, tu n'es pas bon pour moi. [...] Tu n'as plus d'amitié. [...] Tu ne comprends plus mon langage. [...] Adieu. »

Le silence ne sera rompu qu'en octobre 1910. Suarès apprend l'accident dont Rolland a été victime. Il lui écrit. Mais il n'ose pas aller le voir, craignant de s'imposer. Il lui envoie son *Voyage du condottiere* (« à / mon très cher Rolland / en toute affection / le vieux / Su »). Tous les griefs s'estompent. Au nom de l'amitié passée, ils reprennent la route ensemble. Quelques lettres sont échangées en mars-avril 1911, tandis que Rolland est à Rome, puis à Florence. L'Italie reste entre eux un lien fort. Un rapprochement s'opère en mai-juin. Avec clarté, ils reconnaissent leurs torts mutuels et les heurts dus à leurs différences.

Mais cette nouvelle tentative pour faire revivre leur amitié se solde par un échec. Au vrai, Rolland supporte mal l'orgueil de Suarès : il ne parle que de sa grandeur méconnue, de sa misère, et fausse ses sentiments. Littérature ! pense Rolland, qui, lassé de cet « égoïsme intolérable, déprimant, qui asphyxie », décide bientôt de se taire et de rompre tout dialogue avec cet « homme d'un commerce inhumain ». Suarès lui paraît « irrespirable ».

Un seul lien subsiste entre eux : livres et articles. L'amitié n'existe plus. Quand, en juillet 1912, Suarès envoie un exemplaire de *Sur la vie*, il le dédicace « à mon cher Rolland, / en souvenir / de / SV ». « En souvenir », seulement !

Cependant, après tant de mois de séparation, Rolland veut renouer le contact. Le 24 novembre, il se rend chez Suarès pour lui apporter son dernier volume de *Jean-Christophe*, dont le titre, *La Nouvelle Journée*, pouvait être un symbole. Il ne trouve qu'« un homme distant, glacé, presque hostile, plein d'amertume contre les choses, contre les gens, contre ceux qui réussissent » et contre lui-même, Rolland. L'accueil est si pénible que, rentré chez lui, il écrit une lettre désolée : « Il vaut mieux que nous restions séparés et fidèles à nos chers souvenirs. »

S'ensuit un vif échange de lettres. Rolland résume la situation : « J'aime mon Suarès d'autrefois, mon cher compagnon des premières années d'adolescence. J'estime et j'admire le Suarès d'aujourd'hui. » Suarès traduit : « On n'a jamais mieux dit : « Je n'aime plus. » » Rolland reprend la conclusion déjà tirée : « Mieux vaut se taire. »

Le silence est presque total en 1913. Quelques envois de livres ne suffisent pas à renouer le dialogue. Bientôt la guerre creuse plus encore la séparation, mais pas avant de les avoir réunis, une dernière fois, dans une action commune en 1914, à l'initiative de Rolland.

Après les attentats des Allemands contre Louvain, en août, et contre Reims, en septembre, Rolland décide de rassembler une série de protestations d'écrivains et d'artistes contre ces actes de barbarie. Il sollicite Suarès, qui donne son accord et lui envoie un long texte, « La Plainte de Reims », qui sera publié en tête du numéro X des *Cahiers vaudois*, en janvier 1915, juste avant l'article de Rolland, « Pro Aris ». C'est le seul moment où leurs noms sont joints.

Pour le reste, leurs idées divergent complètement. Chacun prend son parti. « En tout Allemand, il y a le Boche », clame Suarès, qui veut, à tout prix, combattre le Barbare. A ce nationalisme Rolland oppose son attitude « au-dessus de la mêlée », pour laquelle Suarès n'a, en privé, que sarcasmes.

Rolland tente de discuter avec lui, en juillet 1915, après avoir reçu ses « deux brochures exaspérées de haine et d'invectives contre l'Allemagne, d'enthousiasme délirant pour l'Italie ». Il s'avoue vite « incapable de continuer la conversation ». Il faut attendre mai 1919

pour que celle-ci reprenne, après la mort de la mère de Rolland, qui fut si chère à Suarès. Il avait fallu la mort du frère, Jean, pour qu'en 1903 se ressoude l'amitié. Ce nouveau deuil rapproche les deux amis. La réconciliation se fait une nouvelle fois, mais si l'amitié demeure, c'est par fidélité au souvenir. Ils s'écrivent peu ; un nouvel essai de discussion tourne court. Leurs idéologies, désormais, les séparent.

Mais, malgré tout, ils se comprennent un peu mieux. Rolland, qui a connu la solitude morale pendant la guerre et en a souffert, est plus réceptif à certaines plaintes qu'exhale encore son ami. Il est, par ailleurs, plus sensible à son art. Suarès, pour lui, « est peut-être le plus puissant artiste de notre temps. Je l'admire profondément », écrit-il le 11 juin 1920. Il est heureux de voir sa transformation : « Il a beaucoup gagné en sereine domination sur soi-même, depuis quelques années », confie-t-il à Stefan Zweig, en janvier 1922. Malgré leurs désaccords persistants, chacun reconnaît la valeur de l'autre. Depuis qu'il a quitté la France, en 1922, pour s'installer en Suisse, Rolland se montre plus attentif à la souffrance de Suarès face au monde d'incompréhension qui l'entoure. Même si les lettres se font rares, elles marquent un rapprochement : « Hors toi, je n'ai guère d'amis à Paris, et j'en aurai de moins en moins », lui fait-il remarquer en 1923. Mais le vrai dialogue ne peut se renouer. Cependant, l'amitié a passé les zones de turbulences et, de chaque côté, la sérénité tempère les accès de mauvaise humeur ou les froissements d'amour-propre. À partir de 1925, le ton change.

Certes, Suarès ne participe pas au *Liber Amicorum* à l'occasion du soixantième anniversaire de Rolland, en janvier 1926. Celui-ci, d'ailleurs, ne le souhaitait pas ; il n'aurait accepté qu'une formule : « Nous étions amis fraternels, à vingt ans. Nous le sommes toujours. » Si, désormais, ils restent silencieux, éloignés peut-être, leur affection demeure, dans la lumière fidèle du souvenir. Ils s'envoient toujours leurs livres, avec des dédicaces affectueuses. Telle celle-ci, de *Polyxène*, en mars 1926 : « A/ mon cher et très aimé / Rolland, / pour le jour de sa fête / partout célébrée, / mais nulle part / plus tendrement que dans le cœur / de l'ami solitaire / SU. » Et cette autre, de *Pâques fleuries*, un peu plus tard : « Au plus haut poète de ce temps / Suarès / en fidèle souvenir / de son ami qui l'aime et qui l'admire / Romain Rolland. »

La correspondance s'espace. Ils se rendent compte, l'un et l'autre, qu'un rapprochement est possible. Puisqu'ils s'écrivent peu, pourquoi ne se rencontreraient-ils pas ? Suarès en fait la suggestion, à la fin de 1926. Il faut attendre 1928 pour que, lors d'un voyage à Paris, Rolland rende visite à Suarès, le jour de la Pentecôte, le 28 mai. Ce sont des retrouvailles. Ils se revoient,

encore, le 2 juin et Suarès s'engage à se rendre à Ville-neuve ; il promet de le faire lorsqu'il reviendra du voyage qu'il projette de faire en Italie.

Effectivement, il retrouve Rolland, du 4 au 6 octobre. Durant ce court séjour, l'amitié renaît, épurée, au-delà de toutes les différences acceptées. Tout est dissipé. Ils connaissent des moments de bonheur. Dans leurs lettres à des tiers et dans leurs notes intimes, ils parlent, tous deux, avec enthousiasme de ces journées passées ensemble. Ils s'acceptent, enfin, tels qu'ils sont. L'affection de Rolland s'accroît même et, quand il reçoit *Variabiles*, en 1929, il loue le livre, qui « atteint parfois à une grandeur d'ordre et de paix, dont la sereine indifférence a des lueurs changeantes de passion, de mélancolie et d'ironie ».

Le ton des lettres est différent. Rolland éprouve réellement de la compassion pour les malheurs de Suarès, dont les plaintes, il est vrai, n'ont plus la même violence sarcastique. Rolland est plus sensible à la détresse qu'elles expriment, et il veut y apporter le baume de sa tendresse. La maladie, puis la mort du père de Rolland resserrent encore les liens en 1931, et l'accord est parfait. Rolland résume ainsi la situation, le 1er mai 1952 : \* « On ne s'écrit pas, c'est vrai. Mais on ne s'oublie pas. Comment le pourrait-on ? Même si différents, – en tant de choses, presque à l'opposé l'un de l'autre, – on fait partie l'un de l'autre. » Depuis les années de l'École normale où ils se sont liés, ils ne peuvent, en effet, se séparer.

L'accord résiste même aux prises de position politique. En 1933, Suarès a reçu les derniers volumes de *L'Âme enchantée*. Il est en désaccord complet avec Rolland. Quand celui-ci tente de justifier ses idées, Suarès lui oppose le silence, car il sait toute discussion inutile. Malgré leurs divergences profondes, ils tentent de sauvegarder leur amitié. Au-delà de toutes les différences de pensée, ils y parviennent, mais, d'année en année, le silence s'épaissit. Suarès, toutefois, en mai 1934, invite Rolland, s'il vient à Paris, à venir le voir. En janvier 1935, il se moque gentiment de son « cher vieux moujik », qui, de son côté, estime que leur amour commun de Shakespeare et de Rembrandt leur permet de se retrouver : \* « On peut se passer d'être d'accord sur ce qu'on n'aime point, quand on l'est sur ce qu'on aime le plus. »

Et brusquement, alors qu'un équilibre fragile s'est établi, voici que Rolland commet l'irréparable. Les deux hommes, il est vrai, sont dans deux camps opposés. Suarès combat avec violence tant le fascisme d'Hitler que celui de Mussolini ; mais il condamne, aussi, et avec fermeté, la « tyrannie bestiale des soviets ». Staline n'est qu'un autre Hitler. Mais si, dans certaines de ses lettres et dédicaces, Suarès était très critique à l'égard de son ami, jamais, dans aucun de ses livres où aucun de ses ar-

tics, il ne l'a mis en cause.

Rolland, lui, dans le « Panorama » qui ouvre *Quinze ans de combat*, recueil d'articles engagés, attaque son ami Suarès. Certes, en le citant, il ne le nomme pas explicitement (« un des plus grands écrivains français qui m'est ami, mais dont je me sens péniblement séparé par la pensée »), mais il le désigne clairement, en donnant la référence du texte qu'il critique en ces termes : « ces mots superbes, dont il se drape, comme d'un manteau, couvrent des loques. Il se croit libre. Il se croit maître et seigneur. Sur quoi règne-t-il ? Sur un désert. »

Suarès s'est souvent senti trahi par son ami. Cette fois, l'affront est inacceptable : être ainsi jeté en pâture au public ! Une fois encore, il écrit une « lettre d'adieux ».

Malgré tout, le contact est maintenu, par l'envoi de quelques livres. Suarès reçoit, en janvier 1938, le dernier *Beethoven, Le Chant de la Résurrection*. Il répond, le 21 mars, reprochant très violemment à Rolland la façon dont il parle, dans son livre, du musicien. Il termine sa lettre par quelques duretés, évoquant le « mauvais silence qui s'est étendu » entre eux. Toujours blessé, il rappelle \* « les petites trahisons » de son ami et, surtout, \* « un seul outrage » sur lequel il ne veut rien dire, mais qu'il a « résolu de ne jamais endurer ».

Il envoie, quand même, en avril 1938, à Rolland *Trois grands vivants* (« A / mon cher / Rolland, / le victorieux, / en souvenir de notre / jeunesse passionnée. / Le parfait / vaincu / SV »). Rolland en accuse réception, et saisit l'occasion pour répondre à la dernière lettre de Suarès, à propos de son *Beethoven*. Il lui reproche ses « imprécations » :

*Le malheur est que celles-ci, quand tu m'écris, sont réservées à tout ce que tu sais que j'aime, j'honore, et je sers. Est-ce bien ? Nous sommes trop vieux pour nous faire ou recevoir l'un de l'autre des leçons. Nous avons tous les deux assez souffert, pour nous conquérir nous-mêmes. Nous n'allons pas rentrer en d'après et lassantes discussions sur ce que nous sommes et sur ce que nous pensons ! Chacun de nous a choisi sa route, – qui était celle de sa vraie nature. Il nous faut mutuellement respecter celle de l'ami. N'invective donc point contre la mienne ! La mienne, c'est moi.*

Quelle a été la réaction de Suarès ? Sans doute a-t-il pensé que Rolland, en 1935, aurait dû se conformer à cette ligne de conduite. Après cet échange de lettres, que pouvaient-ils encore se dire ?

Rolland lui envoie, cependant, son *Robespierre* en 1939. Il s'étonnera auprès de sa sœur de ne recevoir aucune réponse. Suarès a décidé de rester silencieux.

Pour lui, Rolland n'a jamais fait que le trahir. Dans une des notes prises pour de futures « chroniques de Caërdal », il confie toute sa rancœur. On y lit ceci :

*De Rolland j'ai connu, j'ai essayé toutes les trahi-*

sons. Et je m'attends à toutes. Si j'ai le temps, je dirai tout ce que je sais de lui, je ne le jugerai pas : je serai au-delà du reproche, du regret, de l'invective. Je ne le peindrai même pas : je me tiendrai au dessin. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Je voudrais le laisser à juger, et ne le juger pas.

La séparation est définitive. Durant la Deuxième Guerre, retiré à Vézelay où il est installé depuis juin 1938, Rolland ignore ce que devient Suarès, proscrit. Il cherche, en octobre 1941, à connaître son adresse. On la lui donne. Lui a-t-il écrit ? Et quoi ?

À la fin de la guerre, Suarès revient à Paris, en 1944. Il espère que Rolland lui fera signe lors d'un de ses séjours dans la capitale, où il vient, de temps à autre, se faire soigner. Rien.

Quand il apprend sa mort, en lisant le journal, il en ressent beaucoup d'amertume. En témoignent quelques lettres adressées à Pottecher. Il n'en reste pas moins profondément attaché à celui qui fut son ami : \* « Je suis hanté de mon pauvre Rolland. Je l'aime plus que je n'aie fait depuis dix-sept ans », avoue-t-il. « Dix-sept ans » ! L'année des retrouvailles, à Paris d'abord, à Villeneuve ensuite, en 1928. Depuis, tout s'est dégradé et ils ne se sont pas réconciliés.

« Tout est misère dans la rupture ou l'hiver d'une grande amitié, si la glace ensevelit un grand sentiment », note-t-il encore.

Par-delà la mort, il ne peut s'empêcher de pousser un cri pathétique, à l'adresse de celui qu'il appellera parfois « Ganelon » : \* « Pour quoi m'as-tu trahi ? Je suis l'ami. »

\*

#### NOTE

Cette étude contient quelques extraits de textes (ou lettres) inédits ; ils sont précédés d'un astérisque. © Comité des exécuteurs testamentaires d'André Suarès (représenté par François Chapon) pour les textes d'André Suarès. – Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris, pour les textes de Romain Rolland, 1998.

*Ce texte du Pr. Bernard Duchatelet est paru dans le recueil de textes réunis par Claudine Irlès et Robert Parienté sous le titre : André Suarès, Le Condottiere, aux Editions Actes Sud. Textes réunis pour l'exposition réalisée en 1998 au Centre de la Vieille Charité à Marseille, par la bibliothèque municipale de Marseille, dans le cadre de la célébration nationale du cinquantenaire de la mort d'André Suarès. André Suarès, Le Condottiere, Actes Sud, 1998, ISBN 2-7427-1845-1.*

Nous remercions les Editions Actes Sud pour leur aimable autorisation de reproduction du texte de Bernard Duchatelet dans les Etudes Romain Rolland.

Autres textes de Bernard Duchatelet sur la relation André Suarès - Romain Rolland :

**1981** – « Suarès, la Bretagne et *Le Livre de l'Émeraude* » (extraits de la Correspondance avec Romain Rolland), *Les cahiers de l'Iroise*, n° 4, 1981, p. 173-190.

**1986** – *Cette chère Bretagne...* Yves Le Febvre et André Suarès : *Correspondance* (1912-1939), Texte établi par Bernard Duchatelet, avec une préface et des notes. *Cahiers de Bretagne Occidentale*, n° 5, 1986, 256 p.

– « Le “grand bois” de Plougonven, ou Suarès à la recherche d'antiquités », *Les cahiers de l'Iroise*, 1986 (2) p. 61-67.

– « Quelques œuvres de Suarès jugées par Romain Rolland » (extraits de lettres de R. Rolland, *Bulletin des Amis du Fonds Romain Rolland* des années 1984-5, 1986, p. 39-62.

**1987** – « Gabriel Bounoure, Yves Le Febvre, André Suarès ou la naissance d'une amitié », *Cahiers de Bretagne Occidentale*, n° 6, p. 85-95.

– Collaboration à l'*Histoire Littéraire et Culturelle de la Bretagne*, t. 3, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987, p. 109-124 : « Au miroir de l'être : Loti, Heredia, Gide, Proust, Suarès. »

**1991** – « Préface » à : André Suarès, *Le Livre de l'Émeraude*, Éditions. Christian Pirot, p. 9-20.

**1994** – « Suarès et la Bretagne » [avec publication d'inédits de Suarès : « Pardons »], *Études sur la Bretagne et les Pays celtiques*, Kreiz 2, Brest, Université de Bretagne Occidentale, p. 45-79.

**1998** – « Une difficile et tumultueuse amitié : André Suarès et Romain Rolland », *André Suarès, le Condottiere* (Mélanges édités à l'occasion de l'exposition présentée à Marseille, été 1998), Arles, Actes Sud, p.164-189.

**2001** – « Quelques lettres de Jeanne Le Febvre à Betty Suarès [présentation et annotation] » : *Bulletin de l'Association des Amis d'Yves Le Febvre*, n° 10, p. 84-96.

– « Les premières années d'une amitié : André Suarès et Romain Rolland », *Cahiers de Malagar*, n° XIV [Un grand écrivain méconnu : André Suarès], automne 2001, p. 27-52.